

BULLETIN SPÉCIAL DE L'AEMBA



DOCTEUR

BASTIEN

IV^{ème} JOURNÉES MYCOLOGIQUES

N°9

NOVEMBRE 1981 - ENTREVAUX

S O M M A I R E

- Docteur BASTIEN, je vous tire mon chapeau !
Par le Dr L. Giacconi pages 1 et 2

- L'Amanite Phalloïde ne doit plus tuer
par R.C. Azema pages 3 à 5
(le célèbre article de soutien au Dr BASTIEN)

- L'Amanite Phalloïde, L'Année 81 sera-t-elle
le dernier Round.
par le Dr Bastien pages 6 à 14

- Trois réponses de toxicologues pages 15 et 16

DOCTEUR BASTIEN, JE VOUS TIRE MON CHAPEAU !

par le Docteur L. GIACOMONI

Le courage du Dr BASTIEN n'est plus à démontrer. Sa détermination non plus.

Ainsi donc, il a recommencé. C'était le 15 Septembre dernier, devant les caméras de la télévision Suisse...et devant huisserie. Tous ses amis ont craint pour son bien, parce que cet expérimentateur un peu spécial a déjà absorbé beaucoup de poisons phalloïdiens ; parce qu'il a gardé des séquelles hépatiques ; parce que nul ne sait combien de temps les amanitines restent dans l'organisme...

Et BASTIEN n'ignorait pas que, malgré l'efficacité de son traitement, cette fois il risquait sa peau.

Il nous a écrit que l'affaire de Genève serait la dernière, "le coup de grâce". Mais il avait déjà affirmé : "jamais plus je ne recommencerais !" et nous le conjurons d'arrêter cette expérience. Il n'a plus rien à prouver, maintenant que la consécration lui est venue...de Grande-Bretagne, grâce à la revue médicale "The LANCET", certainement la plus célèbre du monde, et la plus stricte, et la plus lue !

BASTIEN a l'habitude d'un combat sans merci au milieu d'une jungle médicale où les mandarins (et surtout les grands patrons parisiens !) font la loi. C'est cette lutte qu'il nous raconte aujourd'hui, à travers l'article qu'il vient de publier dans la Revue Médicale de l'Est et qu'il nous a autorisé à reproduire.

Ce n'est pas la première fois que le Dr BASTIEN s'adresse à ses confrères :

"Le Moucheron, l'Amanite et les Elephants", histoire d'un long combat à l'intention des médecins généralistes.
"Faudra-t-il aller jusqu'à en mourir" (Médecine Générale, Mars 1975)
"Ma vérité" (le Généraliste, Octobre 1977)etc...

Mais la "Cabale des dévôts" que le "petit médecin de Remiremont" a dû affronter en aurait découragé bien d'autres. Citons deux exemples, parmi tant d'autres, de critiques malveillantes, provenant de milieux "autorisés" :

"A l'hôpital Fernand Vidal, le centre anti-poisons de Paris, le professeur SARDA se refuse à employer ce traitement.
...Aucune des nombreuses méthodes de lutte contre certaines formes d'intoxication n'est encore justifiée".

(Table ronde sur l'intoxication phalloïdienne, organisée par le Quotidien du Médecin en Octobre 1977)

"Le professeur ouest-allemand Heinz FAULSTICH a reproché au médecin français Pierre BASTIEN de vouloir tenter une "expérience douteuse" en offrant de manger des amanites phalloïdes(...) le célèbre mycologue (sic ! N.B.: FAULSTICH n'est pas un mycologue, mais un pharmacologiste et un chimiste) (...) affirme que l'expérience du médecin français ne serait pas "irréprochable du point de vue scientifique"(...) "Si le Dr BASTIEN devait m'inviter à assister à son expérience, je n'y viendrais qu'en compagnie d'un magistrat. En effet, si quelque chose devait arriver au médecin français, c'est moi qu'on en rendrait responsable : comme JE M'Y CONNAIS D'AVANTAGE, on peut logiquement attendre de moi que j'empêche cette expérience. (Nice-Matin du 20.9.1977).

Admirable modestie du "célèbre mycologue" de l'institut Max-Planck à Heidelberg. Ce n'est certes pas lui qui mangerait des phalloïdes !

Ces "éminents spécialistes" ont maintenant bonne mine, comme le faisait justement remarquer le journaliste Guy FOURRE, alias POTIRINUS.

Pour terminer, laissons la parole à BASTIEN lui-même :

" J'ai vécu une aventure fantastique. Personne ne peut savoir ce qu'est la souffrance physique que j'ai endurée quand, il y a trois ans, après une intoxication volontaire, je suis allé en réanimation à Nancy. Il y a un moment épouvantable, -le mot résonne dans toute la pièce -, le moment où vous entrez dans l'intoxication, où vous êtes pris des premières malaises, neuf ou dix heures après avoir mangé vos champignons. C'est extrêmement angoissant. Vous êtes un homme en bonne santé et en quelques minutes vous êtes sur le chemin de la mort. Ce moment-là, lors de l'expérience que je voulais tenter à Heidelberg, est celui que je redoutais le plus. Vous êtes envahi par une incroyable impression de mort"

(Extrait de "Ma Vérité")

"Depuis des années que je lutte pour qu'on ne laisse plus mourir les intoxiqués, je crois avoir tout essayé, tout tenté. Si une idée vous vient à l'esprit, mon cher confrère, et que vous pensiez "Pourquoi Bastien n'a-t-il pas fait cela". Je vous réponds d'avance que je l'ai fait !!! (Tout raconter remplirait un livre). Je ne crois pas, dans cette partie d'échecs, avoir négligé la moindre position. Mais je n'étais qu'un généraliste isolé...

Je n'ai négligé aucune occasion qui se présenta à moi et qui pouvait m'aider dans ma tâche humanitaire. Et pourtant si ! il en est une que j'ai refusée alors qu'elle pouvait faire sérieusement avancer le problème : ce fut lorsque le Juge d'Instruction de THIONVILLE me demanda d'être expert dans la procédure engagée, après plainte de la famille, contre un médecin et une clinique qui avaient laissé mourir un jeune père de famille. Cet intoxiqué n'avait été transféré au Centre Anti-Poison qu'au quatrième jour.

Je refusai car je ne pouvais faire autrement que faire condamner le médecin et la clinique.

L'expertise fut alors confiée à un tiers qui dégagea la responsabilité des négligents !...

On ne croit pas au généraliste, et les généralistes eux-mêmes n'y croient pas ! oh ! combien j'aurais aimé faire un sondage pour connaître le pourcentage des généralistes qui ajoutaient foi à ma méthode !... Et combien rarissimes ont été ceux qui ont pris la peine de m'écrire pour m'encourager.

Le généraliste est si peu crédible, même auprès des siens, que lorsque le Journal LE GENERALISTE, qui se veut tout dévoué à leur cause, traite le sujet des Intoxications par les champignons, il ne s'adresse pas au spécialiste de la question qui était, pour une fois, un généraliste. Non, il s'adresse à Madame CONSO de FERNAND WIDAL. J'avais écrit, autrefois, qu'on "connaissait aussi bien à FERNAND WIDAL l'intoxication phalloïdienne que la pêche au chalut dans les Vosges"... Peut-être demandera-t-on un jour au Docteur Bastien d'écrire un article sur le mal de mer."

(Extrait de "Le Moucheron,
l'Amanite et les Elephants")

L'AMANITE PHALLOÏDE NE DOIT PLUS TUER

par R.C. AZEMA

Cette phrase nous l'avons entendue de la bouche du Docteur Pierre BASTIEN que l'expérience dangereuse à laquelle il s'est volontairement livré en consommant des Amanites phalloïdes, a rendu célèbre en France et même dans le monde.

Pierre BASTIEN est un médecin comme un autre. C'est un solide Vosgien de fière allure qui aime son métier par dessus tout. C'est encore un excellent mycologue connaissant parfaitement les champignons toxiques et qui, de par sa profession, a eu à en connaître tous les effets nocifs.

Désarmé devant les empoisonnements phalloïdiens qui, malgré tous les traitements modernes causaient la mort de près de 50 % des personnes intoxiquées, P. BASTIEN se mit passionnément à l'étude des syndromes de cet empoisonnement si particulier. Il nota que, dans la plupart des cas, la mort intervenait entre le 5ème et le 7ème jour, par une insuffisance hépatique majeure.

Le Docteur Georges LEVET, un spécialiste considère que : "l'intoxication phalloïdienne classique passe par cinq phases successives :

- une phase de latence de 10 à 16 heures,
- une phase de gastro-entérite aiguë durant de 2 à 4 jours et conduisant à un état de déshydratation majeure,
- une phase de lésions viscérales dont l'hépatite cytolitique aiguë est la plus grave,
- une phase de récupération ou d'aggravation,
- enfin, une phase d'évolution définitive.

Il faut noter ici que, parfois, comme dans le triste empoisonnement d'Agen, on assiste à un décès précoce par déshydratation et collapsus.

Pour le Dr BASTIEN il fallait d'abord lutter le plus tôt possible contre la déshydratation aiguë. Il nous dit : " La déshydratation aiguë qui causait autrefois de nombreuses morts, ne tue pratiquement plus jamais grâce aux méthodes modernes de réanimation. Mais l'intoxication phalloïdienne continue à tuer par l'hépatite toxique qui se déclare vers le 3ème ou le 4ème jour après l'ingestion et contre laquelle la médecine était encore totalement démunie il y a quelques années".

Malheureusement, aujourd'hui encore on laisse s'installer l'hépatite et, dès lors, il est généralement trop tard pour sauver le malade.

Il n'y a pas bien longtemps, dans la région bordelaise, deux intoxiqués ne furent hospitalisés que 52 heures après l'apparition des symptômes d'empoisonnement. Rien n'y fit : les deux malades moururent !

L'histoire d'un traitement

En 1957, le Dr BASTIEN traite sept personnes intoxiquées. Il utilisa de la vitamine C intraveineuse. Ce traitement par la vitaminothérapie fut accompagné d'une désinfection intestinale. Les sept malades guérissent alors que la mortalité dans le département des Vosges fut, en 1957, de 75%.

Par la suite ce même traitement fut appliqué à d'autres intoxiqués. Tous guérirent. C'était là un excellent et un heureux résultat malgré la nécessité d'appliquer le traitement dans les 24 heures qui suivent l'apparition des premiers symptômes.

La première publication du Dr BASTIEN en Mai 1970 dans les Annales Médicales de Nancy ne fut pas prise au sérieux par le Corps médical. Un grand professeur d'une Faculté de Médecine écrivit que l'action bénéfique de la vitamine C contre l'hépatite était connue depuis fort longtemps. Cela semblait dire que P. BASTIEN n'avait rien découvert.

Devant cette indifférence le Dr BASTIEN décida de tester sur lui-même la médication qu'il proposait. Il commença une enquête personnelle.

Les premières observations qu'il put faire dans les années 1972 et 1973 lui apportèrent la certitude que tous les intoxiqués par Phalloïde qui furent traités par la vitamine C survécurent malgré des hépatites insignifiantes. Par contre chaque fois qu'un intoxiqué décédait on notait que l'hôpital qui l'avait soigné était dans l'ignorance totale de son schéma thérapeutique. En Octobre 1973, par exemple, malgré une réanimation parfaite, trois personnes sur quatre intoxiqués périrent (Thèse de Melle BRETON, Mars 1975).

"C'est ce véritable massacre qui me décida à refaire une deuxième intoxication volontaire" dit P. BASTIEN. Elle fut publique cette fois.

Le 22 Septembre 1974, le Dr BASTIEN absorba devant un huissier, de 50 à 60 grammes d'Amanite phalloïde cuite. La dose létale étant de 50 gr environ pour un homme en bonne santé, BASTIEN ne trichait pas.

Les premiers symptômes de l'empoisonnement apparurent 12 heures plus tard suivis d'une violente diarrhée fétide. Trois heures après l'apparition de la diarrhée, P. BASTIEN se fit une injection de vitamine C par voie intraveineuse. Le lendemain il se fit hospitaliser au Centre anti-poisons de Nancy où il se rendit en conduisant lui-même sa voiture sur environ 100 km. Il exigea que seul le traitement qu'il préconisait lui soit appliqué. Pour cela il avait apporté des ampoules de vitamine C, une boîte d'Abiocine et une boîte d'Ercéfuryl.

Quatre jours plus tard il quittait le Centre anti-poisons seulement affaibli, dit-il, par la quantité de sang prélevé aux fins d'analyses...

La publicité qui fut donnée par la presse à cette expérience et à ses heureux résultats fit que maintenant dans chaque cas authentifié en France d'intoxication phalloïdienne, le médecin traitant se met immédiatement en rapport avec le Centre anti-poisons de Nancy que dirige avec une grande compétence le Professeur LARCAN

Et maintenant...

Naturellement il y eût et il y a encore des détracteurs. Dans le cas d'un empoisonnement pour lequel on ne connaît pas de contre poison, cela semble grave.

On a dit et écrit que le Dr BASTIEN avait trouvé ce contre poison de l'Amanite phalloïde. Cela lui fit un tort énorme car jamais il n'a proposé cela mais seulement un traitement inédit. Les résultats obtenus se passent de tout commentaire puisque tous les malades traités par cette méthode ont survécu.

Le Dr BASTIEN donne les conseils suivants :

"Le médecin doit dans toute intoxication par champignons, faire une injection intraveineuse de un gramme de vitamine C et donner de l'Abiocine et de l'Ercéfuryl par voie bucale. C'est là un traitement simple, sans aucun danger et qui ménage l'avenir si le malade refuse d'emblée l'hospitalisation. A condition que ce traitement soit appliqué dès le début des troubles, je ne doute pas un seul instant de son efficacité".

Le Docteur Georges LEVET, après la thèse de Jean-Luc PATRET en 1974 à Nancy, préconise en outre du nifuroxazide par voie buccale.

Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'il ne faut jamais donner de l'acool à un malade, suite à l'absorption de champignons. Lui faire prendre un verre d'eau salée toutes les demi-heures et surtout exiger son envoi immédiat sur le Centre anti-poisons le plus proche.

Comme l'a dit P. BASTIEN, un empoisonnement qui se manifeste quelques heures seulement après le repas n'indique pas absolument que l'on ne se trouve pas en présence d'une intoxication par phalloïde. En effet si des amateurs de champignons sont assez fous ou assez stupides pour consommer des espèces seulement toxiques : Entolome livide, Amanite panthère, Clitocybe de l'olivier, Tricholome tigré, etc...ils peuvent aussi bien avoir consommé en même temps des Amanites mortelles.

"Le petit docteur de Remiremont" comme on a appelé le Dr Pierre BASTIEN a permis que la science fasse un pas énorme dans le traitement des empoisonnements fongiques. Il n'y a pas que les trois Amanites phalloïde, printanière et vireuse qui tuent. Le Cortinaire des montagnes, les Lépiotes du groupe helveolé, le Gyromitre, le Paxille enroulé ont également tué. On ne connaît pas leurs poisons mais les syndromes de l'empoisonnement sont d'un type presque phalloïdien. Le traitement du Dr BASTIEN doit ici encore être appliqué.

Pierre BASTIEN mérite de la Science et à droit à toute notre reconnaissance car en s'empoisonnant volontairement et en se tirant d'affaire avec son seul traitement, il a prouvé qu'il avait trouvé "le geste qui sauve".

AMANITE PHALLOIDE, L'ANNEE 81 SERA-T-ELLE LE DERNIER ROUND

ARTICLE PUBLIE EN SEPTEMBRE 1981 dans le périodique médical "EST MEDECINE" (avec l'aimable autorisation de l'auteur)

Que de chemin parcouru en un an dans cette lutte contre les empoisonnements par les champignons mortels !

En juin 1980 je titrais dans MEDECINE DU NORD ET DE L'EST mon dernier article : DIX ANNEES DE LUTTE CONTRE LES INTOXICATIONS PAR L'AMANITE PHALLOIDE. Je rappelais le hasard chanceux de ma découverte en 1957 lorsque, faute d'un traitement quelconque contre cette intoxication qui attaquait et détruisait le foie après avoir déclenché une violente gastro-entérite, j'avais imaginé une vitamino-thérapie en injections complétée par l'absorption de désinfectants intestinaux. Et mes quinze intoxiqués soignés entre 1957 et 1969 avaient tous guéris.

Dix années de lutte :

En 1970 je fis connaître ma méthode au monde médical en publiant dans le N° de mai 70 des Annales Médicales de NANCY.

C'était simple, c'était très peu coûteux et c'était sans danger. Et pourtant je ne rencontrai que des hausses d'épaules ; alors je décidai de m'empoisonner moi-même (septembre 71). Ce fut un échec car je fis une hépatite. J'avais commis deux erreurs : l'une d'absorber une amanite phalloïde crue, et l'autre d'avoir supprimé les injections de vitamine C.

C'est à l'automne 73 que je pris la décision de m'empoisonner à nouveau : en deux années la diffusion de ma méthode n'avait fait aucun progrès et j'apprenais par la Presse que des familles entières mouraient dans le Midi de la France.

Le 22 Septembre 1974, j'absorbai quatre amanites phalloïdes récoltées l'avant veille (donc un peu desséchées : 65 grammes sur la balance du pharmacien). Après une nuit de diarrhée intense, je me rendis au Centre Anti Poisons de NANCY afin qu'on puisse y consigner toutes les observations nécessaires. On a dit que j'avais été gravement malade ; c'est faux : je fus tellement bien réhydraté qu'après quelques heures d'hospitalisation, j'aurais pu repartir et reprendre mes activités professionnelles. J'y restai cinq jours, assis dans mon lit, jouant aux échecs, et plaisantant avec le personnel. J'avais placardé au-dessus de mon lit une page de publicité de Paris Match représentant une fable de La Fontaine et le dialogue connu : "et ton foie ? Mon foie, connais pas !". Et j'avais écrit en gros titre : "DES PHALLOIDES ?". Si j'étais épuisé en sortant de l'hôpital, c'est en raison des prises de sang pour lesquelles on me réveillait en pleine nuit et dont l'abondance (entre 3/4 et 1 litre de sang) fut justifiée par des analyses exceptionnelles et complexes.

En 1977, désirant que ma méthode antiphalloïdienne soit connue à travers l'Europe puisqu'il n'y avait aucun autre traitement spécifique et que l'amanite poursuivait ses ravages, je me rendis à HEIDELBERG (où un Institut est spécialisé dans la lutte contre l'intoxication phalloïdienne), pour réaliser une nouvelle intoxication ; mais le Professeur que j'avais convié au rendez-vous y coups court en faisant confisquer mon panier par la police. Ensuite il me fit l'honneur de me citer en quelques lignes dans un long article. Mais il avait choisi un lot d'intoxiqués hospitalisés très tardivement et le pourcentage de guérisons dont il faisait état était bien sûr dépréciatif (13 % sur 39 cas !!).

Dans l'article DIX ANNEES DE LUTTE, je rappelais les difficultés rencontrées auprès des Universitaires dont l'attitude à mon égard a presque toujours été l'ignorance, voire le mépris. Or je suis

un joueur d'échecs depuis mon enfance : chaque pion compte, mais la cible c'est le Roi, le mat justifiant tous les sacrifices. Aucun Patron ne fut ménagé, la vie d'un intoxiqué justifiant tous les moyens !

Que les Patrons se soient serrés les coudes, rien de plus normal. Ce qui est par contre injustifiable, ce sont les publications débiles qui parurent au long des années dans de Grandes Revues Nationales auprès desquelles je n'eus jamais accès ! J'y reviendrai plus loin.

Seul moyen d'informer le public : les Média

En écrivant mon article DIX ANNEES DE LUTTE, j'étais conscient du chemin parcouru puisque mon protocole était appliqué dans tous les Centres Anti Poisons de France, et qu'il avait été officialisé dans l'émission médicale télévisée le dimanche matin sur Antenne 2 (diffusée les 10 et 17 juin 79). Mais j'étais non moins conscient des risques encourus par les intoxiqués en France ou hors de France, qui ne seraient pas soignés dans les délais utiles parce que la plupart des médecins généralistes ignoraient la symptomatologie de l'intoxication phalloïdienne et la facilité du traitement qu'ils avaient "sous la main". IL FALLAIT INFORMER LA BASE : LES MEDICINS PRATICIENS ET LE PUBLIC. Il fallait leur dire, par les moyens de très grande diffusion, Presse, Radios et Télévision, ce que tout écolier devrait savoir : être malade (vomissements et surtout une diarrhée très abondante) plus de six heures après un plat de champignons sauvages, c'est être en danger de mort. Il faut immédiatement alerter le Centre Anti Poisons le plus proche et suivre ses directives. Tous ces magnifiques posters qu'affichent les pharmaciens dans leurs officines chaque automne devraient rappeler ces consignes. Et même indiquer les trois médicaments que j'ai utilisés lors de mon deuxième empoisonnement en 1974 : 1 gramme de vitamine C intraveineuse matin et soir, deux gélules d'ercéfuryl et deux comprimés d'abiocine par la bouche trois fois par jour. Chaque heure de retard pèse très lourd : chez des personnes âgées, prenant habituellement des médicaments (hypertension ou autres affections) la destruction du foie par les toxines de l'amanite peut être foudroyante.

C'est vraiment un traitement d'urgence, bien qu'habituellement il garde toute son efficacité 24 heures après le début des troubles.

J'étais donc tellement convaincu de la nécessité d'informer largement le public en 1980 (et à travers toute l'Europe), que je décidai de m'intoxiquer à nouveau et de le faire en ITALIE. Ces intoxications personnelles et réitérées n'ont bien entendu plus aucun caractère scientifique ; tout au contraire : si je meurs, à la suite d'une hypersensibilisation de mon foie aux toxines, ce sera une argumentation de poids pour les sceptiques.

En fait ma méthode est très connue ; elle est adoptée et ne peut gagner que du terrain et ce n'est pas ma propre défaite qui changera quoi que ce soit. Par contre chaque auto-intoxication (ou tentative) que j'ai réalisée a mobilisé les médias et a contribué mieux que n'importe quel autre moyen d'information à lutter contre la mortalité par phalloïde ; qui est d'ailleurs la seule mortalité par champignons : il existe d'autres intoxications fongiques mortelles mais elles sont si rares qu'il faut fouiller dans le passé pour en trouver de rares observations !

Echec en ITALIE

La campagne d'ITALIE se termina sur un "four" ! J'avais donné rendez-vous à MILAN le 9 septembre aux Mycologues (qui devaient fournir la cueillette) et aux Journalistes. Avant de partir, j'avais rempli le coffre de ma voiture de tout le matériel nécessaire afin de ne pas sortir de ma chambre d'hôtel durant toute

l'expérience: Hélas le temps était si ensoleillé depuis plusieurs semaines que je ne pus découvrir moi-même l'ombre d'un quelconque carpophore.

Quittant un ciel tout bleu dans le VAL D'AOSTE, je retrouvai après la traversée du tunnel du Mont Blanc un autre monde, pluie et grisaille ; c'était impressionnant de constater une telle transition climatique en quelques minutes, quelques kilomètres pour franchir la barrière des montagnes sans s'en apercevoir grâce au tunnel... Comme à l'aller, je traversai CHAMONIX puis BONNEVILLE sans me douter que quinze jours plus tard, dans cette localité, deux familles seraient décimées. Combien je regrette de n'avoir pu mener à bien mon empoisonnement en ITALIE : la mobilisation des secours médicaux eût été plus efficace.

A mon retour dans les VOSES, les amanites phalloïdes qui m'avaient tant manqué en ITALIE 48 heures plus tôt, étaient tout juste écloses. Et en masse ! Mais un empoisonnement ne s'improvise pas et je devais préparer un autre voyage : j'étais invité un mois plus tard à l'Inauguration du Salon du champignon de NANTES, le 19 Octobre. J'avais promis d'être là, le Président d'Honneur de la Société Mycologique de NANTES, Monsieur ASTIC, m'ayant puissamment aidé tous les ans dans la Presse de l'Ouest pour qu'on soigne les intoxiqués. Il défendait énergiquement ma cause : son souffle puissant avait balayé bien des vents contraires, même chez les Universitaires... Je retrouvais en lui ma propre pugnacité.

De ville à ville :

N'ayant pu mobiliser les médias Internationaux en ITALIE, je décidai de profiter de ce déplacement à NANTES pour aller aux quatre coins de France faire de l'information, espérant que les Journalistes viendraient et donneraient de larges échos, en chroniques régionales, des causeries débats que j'allais offrir ici et là. Je choisis des localités où j'avais été aidé par des Sociétés mycologiques ou par des particuliers.

Je programmai quatre réunions : une à PRIVAS (Ardèche), une à VILLEFRANCHE du PERIGORD, une à LIMOGES, et une à THOUARS dans les Deux-Sèvres. Je pris les contacts nécessaires et tout fut mis en place, sauf pour THOUARS qui ne répondit pas. Avant de partir, je téléphonai à la mairie de THOUARS : on n'était pas au courant, d'ailleurs mon mycologue protecteur, Monsieur MAROLLEAU, était parti habiter dans les Landes !...

A PRIVAS, VILLEFRANCHE du PERIGORD, et LIMOGES, j'eus droit à un public squelettique : de vingt à trente personnes. J'étais consterné !! A THANN (Alsace) un an plus tôt, la salle de la mairie était archi-comble et une partie du public était debout ; il est vrai que les entrées étaient payantes, une œuvre de bienfaisance ayant organisé cette conférence !!...

Malgré la densité du public importait peu ; l'essentiel était que les Journalistes soient là, me posent des questions et rédigent des comptes rendus qui apportent aux lecteurs les mises en garde nécessaires.

- A PRIVAS, le Service de Réanimation de l'hôpital était venu, les questions fusaient, incisives, et c'était passionnant. Les deux journalistes aussi étaient là. Et le Progrès de LYON informait quelques jours plus tard quelques millions de lecteurs ; cela valait le déplacement ! Par contre l'autre journaliste, celui du Dauphiné Libéré (le Dauphiné Libéré, comme le Progrès de LYON, avait dépêché un envoyé spécial à REMIREMONT quelques années plus tôt) ne dépassa pas la petite chronique départementale...

- A VILLEFRANCHE du PERIGORD, public épars dans une salle aussi vaste que glaciale. Un journaliste de SUD OUEST avait fait le déplacement depuis SARLAT et un intoxiqué traité et guéri à BORDEAUX avait fait un très long déplacement pour témoigner. Mais SUD OUEST ne m'accorda (comme le Dauphiné) que la chronique départementale.

- A LIMOGES, j'avais un Professeur, un vrai, pour présider. Ce fut le seul et l'unique. Et un médecin dans l'assistance ! Mais pas de journalistes ! Un photographe fit soudain irruption en pleine conférence, prit quelques flashes et s'en alla. J'avais eu le temps de voir sa camionnette portant un nom de journal local "Montagne"... Une montagne de photos, ça peut servir si le conférencier fait la "UNE" un jour...

Le "miracle" de THOUARS

Nous quittâmes LIMOGES au petit matin, ma femme et moi, pour être à NANTES dans l'après-midi et s'y reposer avant la dure journée du Salon. La petite ville de COULON (la Venise vendéenne) fut choisie pour l'étape de midi. Nous entrâmes dans un restaurant dont la salle était comble ; on nous pria de patienter dix minutes au café. Le journal local s'offrait sur la table voisine, je m'en emparai et à la troisième page, celle de THOUARS, j'ouvris des yeux énormes en lisant que le Docteur BASTIEN faisait une conférence le soir même au centre PREVERT. Et ce fut ainsi que le repas terminé, nous fîmes demi-tour en direction de THOUARS. Même lot d'auditeurs : vingt à vingt cinq personnes, mais, en scrutant l'assistance, je vis un monsieur qui prenait des notes alors que son voisin était bardé d'appareils photographiques. "Pourvu qu'ils restent jusqu'au bout et me posent des questions" pensai-je en me souvenant du photographe "éclair" de LIMOGES.

Ils restèrent jusqu'au bout et nous bavardâmes longuement. Le journaliste était venu de très loin, de NIORT, et les champignons le passionnaient ; à l'évidence, il en connaissait plus que moi en botanique mycologique !!

C'est ainsi que sous la plume de Monsieur Guy FOURRE, mycologue et néanmoins journaliste au Courrier de l'Ouest, parut le surlendemain un article remarquable (j'aurais mauvaise grâce à dire le contraire !) avec toute l'information que je désirais voir faite ; et qui fut largement faite puisque ce journal le diffusa sur trois provinces.

Navrante coïncidence, pendant que je donnais cette causerie, un intoxiqué souffrait sur un lit d'hôpital à 50 kilomètres de là. Lorsque cet intoxiqué mourut, Monsieur FOURRE conduisit l'enquête et s'en prit vivement à l'hôpital dans les mêmes colonnes du même journal, reprochant :

- 1) de ne pas avoir fait vérifier les épluchures que la femme avait conservées et où se trouvait une volve de phalloïde (l'intoxiqué prétendait n'avoir mangé que des bolets)
- 2) d'avoir attendu trois jours avant de se mettre en rapport avec le Centre Anti Poisons le plus proche, alors qu'il s'agissait d'une gastro-entérite tardive.

Lorsque je parle de la nécessité d'informer le public, lorsque je m'agite et amute les journalistes, lorsque je vais jusqu'à m'empoisonner pour que l'information soit spectaculaire et massive, je ne peux pas citer plus bel exemple que celui de THOUARS, cette ville des Deux-Sèvres où j'allai sacrifier une soirée, comme tant d'autres sacrifiées, pour quelques égarés (pas un médecin, pas un pharmacien, même pas un notable de la municipalité), ayant le sentiment d'être le camelot qui vient vanter sa marchandise. Et pourtant quel résultat ! Grâce à ce journal sur la table d'un café et grâce à ce journaliste qui assuma parfaitement son rôle d'informateur!!

Car trois semaines après cet article, puis cette polémique ayant suivi mon passage à THOUARS, une femme de 50 ans et ses deux filles de 18 et 13 ans arrivèrent à l'hôpital de THOUARS, prises de vomissements et de diarrhée 12 heures après la dégustation^{oo} récoltées par une des filles qui "avait appris à bien les connaître". Que fit l'hôpital ? Il fit ce que tout médecin et tout hôpital /^{oo} de champignons .../...

devraient faire : il téléphona au Centre Anti Poisons le plus proche (ANGERS) et envoya le Président de la Société Mycologique des Deux-Sèvres vérifier les épluchures. Le protocole Bastien fut immédiatement mis en route. Et lorsque le Mycologue revint, complètement paniqué car il n'avait découvert que des épluchures de phalloïdes (et même des phalloïdes qui étaient restées entières et n'avaient pas été consommées) et remit son rapport, ces trois personnes furent immédiatement transférées au Centre Anti Poisons d'ANGERS où elles guérirent très facilement. Le résumé de leurs observations est paru dans le N° du 28 mars 81 du LANCET.

Le lancet

Ce mot "lancet" n'évoque rien pour l'univers français non médical. Mais le cachet postal de cette Revue mentionne "THE LANCET LEADER IN WORLD-WIDE MEDICAL COMMUNICATION". Ce qui signifie "le premier pour l'information médicale dans le monde entier".

Etre publié dans le LANCET c'est un objectif très valable pour tout Universitaire français mais ce n'est la plupart du temps qu'un rêve... Pour moi c'était le seul moyen d'informer le monde entier puisqu' l'amanite phalloïde pousse dans tous les pays tempérés du globe et le seul moyen de sauver la vie d'intoxiqués puisqu'il n'y n'existe aucun autre traitement valable. Et traitement à la portée des pays pauvres puisque peu onéreux (l'an passé plusieurs dizaines de morts au PAKISTAN). Alors tous les ans j'écrivis à la rédaction du LANCET afin d'informer cette Revue sur le nombre d'intoxiqués traités durant l'année et sur les résultats. Chacune de mes lettres reçut une réponse très courtoise mais la Rédaction restait très sceptique.

Pas d'audience auprès des Revues nationales françaises

Le LANCET, c'était l'HIMALAYA ; avant d'y parvenir, je devais courtiser les Revues nationales françaises. Or toutes les Grandes Revues de mon pays me fermèrent leurs portes ; dans mon article de 1975, "Faudra-t-il aller jusqu'à en mourir" j'ai cité leurs réponses sèches et sans appel.

On déplore dans la Presse française que l'anglophonie prenne le pas sur la francophonie dans les publications médicales. Mais à qui la faute ? J'ai fait dans mon article "DIX ANNEES DE LUTTE" le procès de la thèse publiée à TOULOUSE par de CHIREE qui ose écrire page 137 que "Le traitement Bastien dont l'efficacité est non étayée par les travaux scientifiques, nous paraît secondaire et ne mérite certainement pas tout le tapage pseudoscientifique dont il fait actuellement l'objet". Or cette thèse, parue en 1978, collige 29 observations allant d'octobre 71 à Septembre 77 et sur les 29, quatre seulement (je dis bien quatre) ont bénéficié du protocole que j'ai utilisé sur moi-même en 74.

En Juin 81 il n'y a rien de changé en France. Ouvrons la Revue du Praticien du 1er juin 81. Elle titre "Pathologie des vacances en France". Pages 2257 à 2267 un article de Monsieur C. SICOT "LES INTOXICATIONS PAR LES CHAMPIGNONS" suivi de quatre belles pages en couleurs avec 24 figures (où la 13 est intervertie avec la 15). Qu'écrit Monsieur SICOT (qui ne cite même pas mon nom) : "Malgré le nombre des travaux entrepris et l'enthousiasme de certaines publications, on ne dispose pas actuellement d'un traitement spécifique de l'intoxication phalloïdienne humaine". Ainsi soit-il !

Lorsque j'avais écrit à Monsieur SICOT en 1972, à la suite d'un article paru sous sa plume dans le Concours Médical du 11 Novembre 1972, en joignant à ma lettre plusieurs publications, il m'avait répondu le 25 Novembre 1972 "Mon cher confrère, je vous remercie de m'avoir adressé vos travaux sur l'intoxication phalloï-

dienne que je n'étais pas sans connaître..." Monsieur SICOT ignore donc en 81 ce qu'il "connaissait" en 72 ! Que le lecteur de cet article qui désirerait comprendre prenne la peine de téléphoner au Docteur SICOT (Chef du Service de Réanimation de l'Hôpital d'EAUBONNE) et qu'il ait la curiosité de lui demander combien il a soigné d'intoxications phalloïdiennes depuis 1972!... J'en ris d'avance ! Pauvre REVUE du PRATICIEN ! Et pauvre praticien, adulé pour l'abonnement, mais si mal informé ; et surtout si méprisé comme source d'information.

Quand on constate qu'il meurt tous les ans en France empoisonnés par des champignons plusieurs personnes, parfois plusieurs dizaines (en 1977), avec un fort pourcentage d'enfants, on se demande ce qu'il faut faire pour faire passer le message.

La plus grande désillusion, le JAMA :

J'étais depuis longtemps résigné à ne trouver aucune ouverture auprès des Revues françaises nationales (heureusement que les Revues Régionales existent !!) lorsque je fus attiré par une publicité très alléchante pour une Revue américaine (JAMA), qui déclarait dans le quotidien du Médecin et d'autres Revues françaises : "nous croyons que nous pouvons apporter une excellente matière rédactionnelle aux médecins généralistes français et, de notre côté, nous souhaitons vivement recevoir de leur part des articles que nous pourrions publier aux USA (John BACKER 24 Octobre 1979)". Lorsque je fis mes propositions à JAMA, le Docteur PACART me répondit le 9 avril 80 que "les articles déjà publiés ne peuvent être reproduits dans JAMA."

C'était bien évidemment un article inédit que je voulais proposer à JAMA et je m'empressai de le préciser au Docteur PACART. Il ne me répondit jamais : mon abonnement à sa Revue l'eut sans doute intéressé, mais pas mon article. Je compris que JAMA n'était pas pour un généraliste français une pompe à idées mais une pompe à sous.

L'information internationale grâce au LANCET :

Puisque je ne pouvais faire passer le message que par les MEDIA, mais que les MEDIA n'accordent de véritable crédit qu'à la presse Médicale Scientifique, il me fallait la confiance du LANCET. Je me rendis donc à LONDRES en juin 1980 et le Rédacteur en Chef m'écoula durant plus d'une heure et demie ; malheureusement mon anglais baragouiné ne put le convaincre ; mais cet accueil dont je n'avais jamais rencontré l'équivalent en France me rendit optimiste. Et lorsque les responsables du Centre Anti Poisons d'ANGERS (Docteur Anne-Marie DUMONT, Professeur ALQUIER) envoyèrent au LANCET l'observation des intoxiqués de THOUARS, la Revue publia immédiatement l'article.

Ceci ne veut évidemment pas dire que le monde médical va croire à l'efficacité de mon protocole : il faut que les Centres Anti Poisons d'Europe et d'ailleurs se fassent leur opinion ; ceux de France (ANGERS, NANCY et STRASBOURG) se sont fait la leur en soignant des intoxiqués. Les expérimentations animales sur l'intoxication phalloïdienne sont sans grande valeur : de nombreux produits, dont le cytochrome, la phénilbutazone, la pénicilline, la silymarine ont dans l'expérimentation animale soulevé des espoirs que leur utilisation dans l'intoxication humaine n'a pas confirmés. Il faut que les toxicologues puissent se convaincre en voyant guérir leurs intoxiqués très facilement ; mais encore faut-il qu'ils utilisent ce traitement simple et peu coûteux.

Le Centre Anti Poisons d'ANGERS et de nombreux petits hôpitaux n'utilisent que ma méthode (avec bien sûr l'indispensable rééquilibrage hydro électrolytique) mais la plupart des Centres Anti Poisons "complètent" avec d'autres médicaments, notamment la pénicilline.

Après l'article du LANCET l'escalade vers le sommet est terminée ; il ne reste plus qu'à compléter l'information à la base afin que les intoxiqués se fassent soigner le plus rapidement possible

Heureux les simples en esprit :

Ce sous-titre peut paraître méprisant, voire méchant. En fait telle n'est pas mon intention : je veux seulement souligner ainsi le contraste saisissant entre l'hostilité des scientifiques et la coopération des non-scientifiques.

Tout ce qu'il y avait de scientifique dans le monde a pensé que j'étais un simulateur et s'est dressé contre moi.

L'opinion publique a souvent cru que d'autres facteurs, bien plus mesquins, étaient entrés en jeu pour me faire obstacle : intérêts financiers, jalousie des Hospitalo Universitaires, etc. Je démens catégoriquement ; l'explication est bien plus simple : on ne m'a pas cru ! Je demandais une foi, un crédit que les scientifiques ne pouvaient m'accorder : l'intoxication phalloïdienne est si complexe, avec une douzaine de toxines différentes dont la moitié sont mortelles qu'il était invisageable pour l'intellect d'un scientifique très informé d'admettre qu'on neutralisait toutes ces toxines (et qu'on protégeait ainsi le foie de la destruction) avec trois médicaments simplistes dont deux administrés par la bouche ; et les scientifiques savaient également qu'un traitement par la bouche ne peut être qu'illusoire car, lorsque les intoxiqués présentent les premiers symptômes une douzaine d'heures après le repas, il y a longtemps que les poisons sont passés dans le sang ; et certaines analyses semblent prouver qu'ils sont déjà fixés sur le foie !

Moins en me croyait, plus j'étais agacé et plus j'étais "agaçant", me battant avec d'autant plus d'acharnement que je voyais mourir les intoxiqués. On me disait "nous ne faisons pas votre traitement parce que nous n'y croyons pas" ; alors je hurlais "mais faites le donc et vous y croirez".

S'il n'y avait pas eu la possibilité de l'auto-intoxication, le message ne serait jamais passé. Je n'étais qu'un petit médecin. Si j'avais été un Professeur, on ne m'aurait pas apporté plus de crédit car c'était invraisemblable, mais on l'aurait fait : l'article du LANCET constitue la victoire au sommet parce que désormais on le fera. Et on verra bien !!

Les non scientifiques :

Ce sont les simples en esprit scientifico-médical qui m'ont sidé et surtout les mycologues : Messieurs ASTIC, BECKER, FOURRE, MARCHAND, MAROLLEAU, AZEMA, et tant d'autres. Ils raisonnaient naïvement : "il n'y a pas d'autre traitement ; celui de Bastien est sans danger ; il est facile et il ne coûte pas cher. Alors pourquoi ne le feriez vous pas ?"

Ils n'avaient pas la science des pharisiens. C'est pourquoi j'ai dit sans méchanceté aucune je le répète : "heureux les simples en esprit".

Parmi les simples en esprit, il y eut, bien sûr, les intoxiqués qui réclamèrent le traitement Bastien, ce qui fit dire au Docteur SARDA à la Table Ronde du Quotidien du Médecin (Octobre 77), propos répercutés par l'A.F.P. dans toute la Presse française "nous n'admettons pas les pressions exercées par les familles de malades qui, croyant à un remède miracle, réclament à tout prix le traitement Bastien. Cela devient particulièrement dramatique quand, usant d'une autre méthode, le patient meurt". Et tous les journaux titrèrent "PAS DE REMÈDE MIRACLE AVEC LE TRAITEMENT DU DOCTEUR BASTIEN".

Pris dans ce cercle vicieux des attaques et des contre-attaques, je devins pour les Centres Anti Poisons l'ennemi public N° 1.

Et je le suis resté.

.../...

Nous sommes tous des délirants (très souvent lucides) :

L'homme n'aime pas qu'on le dérange et si on l'agace trop, il clôt son univers (et cela d'autant plus facilement qu'il est plus intelligent). Que ce soit pour l'alcool, pour le tabac, ou tout autre chose à laquelle il désire rester enraciné, l'homme grâce à son intelligence trouvera toujours l'argumentation nécessaire pour défendre l'indéfendable. L'anecdote suivante en est un exemple : j'étais allé au MEDEC B1 assister aux conférences de psychiatrie. Nous étions une centaine de médecins dans une salle qui affichait complet et nous vîmes entrer le conférencier un Professeur de psychiatrie qui, à notre stupéfaction, fumait une cigarette. C'était une conférence sur la désinhibition et ce Professeur nous cita l'alcool au nombre des désinhibiteurs. En fin de conférence il nous donna la parole et s'apprêta à allumer une autre cigarette pour nous asphyxier davantage. Je lui objectai alors que l'alcool, utilisé en excès, rendait dépendant et que l'alcoolique-dépendant, (comme le fumeur-dépendant), était un délirant et je lui lus la définition de "la conviction délirante" relevée dans une Revue récente de psychiatrie : "c'est une conviction radicalement fautive, inadaptée à la réalité, dont l'aspect inébranlable, inaccessible à toute critique, traduit un vécu clos sur lui-même, étranger au monde extérieur"...

Le délire n'exclut pas la lucidité : alcoolique et fumeur sont parfaitement conscients du rôle néfaste de l'alcool et du tabac mais grâce à son intelligence l'homme peut tout expliquer et tout excuser afin d'agir selon son propre désir... Chez l'animal le poumon sert à respirer puisque l'animal n'a pas d'esprit ; chez l'homme il sert à fumer !!...

Grâce à son intelligence l'homme peut tout accepter, ou tout réfuter : récemment au Centre Anti Poisons de PARIS (Hôpital Fernand WIDAL) on m'a fait remarquer que mon traitement est "quasi inapplicable parce que les intoxiqués vomissent sans cesse et ne peuvent donc rien absorber". Lorsque c'étaient des estomacs et des cerveaux crus de lapin, il semble qu'on y parvenait... Avec les anti-émétiques dont on dispose aujourd'hui, c'est inapplicable !

L'homme a toujours raison ! Plus il est intelligent et instruit, plus il a raison.

Dernier round

Le LANCET a informé le monde entier et il suffit d'attendre quelques années pour que la preuve soit faite par les grandes statistiques.

Mais attendre quelques années c'est laisser mourir combien d'intoxiqués en France, en Europe, ou ailleurs ? Le LANCET n'est pas lu dans les chaumières et, malgré le LANCET, il y aura encore des irréductibles qui persisteront (faute d'avoir la foi) à vouloir recourir aux moyens très lourds auparavant mis en oeuvre : exsanguinotransfusions, plasmaphèreses, etc... Et combien d'intoxiqués mourront parce qu'ils refuseront l'hospitalisation !! ou parce que le traitement nécessaire n'aura pas été appliqué assez rapidement.

Il n'y a qu'une seule stratégie qui puisse épargner des vies humaines et éviter que se reproduise des drames comme celui de BONNEVILLE en 1980 : c'est une nouvelle et dernière auto-intoxication qui va mobiliser à nouveau tout les MEDIA. Même perdant (exitus ou hépatite sévère) je ne peux que gagner ; car j'ai maintenant une consécration médicale que je n'avais pas lorsque je me suis empoisonné en 1974 (et lorsque j'avais voulu récidiver en 1977 à HEIDELBERG). A l'époque et malgré ma victoire, j'avais été perdant : on m'avait pris pour un farfelu.

En 1981, ce ne sera plus le cas.

Alors pourquoi pas à GENEVE, siège de l'OMS (Organisation Mondiale de la SANTE) dès que pousseront les premières phalloïdes ? La vie d'un seul enfant vaut bien une indigestion.

Je vais y réfléchir...

Docteur BASTIEN

A découper et à conserver soigneusement
Ce document peut vous sauver la vie

Conduite à tenir devant un empoisonnement par les champignons

1) Dans le doute, tout empoisonnement par les champignons est réputé mortel. Mettre en route systématiquement la thérapeutique conseillée.

2) PROTOCOLE du Dr BASTIEN

Doit être appliqué immédiatement en attendant le médecin

- 2 gélules d'ERCEFURYL 200 (NIFLUROXAZIDE)
- 2 comprimés d'ABIQCINE (Dihydrostreptomycine)
- 1 injection intra-veineuse de VITAMINE C 1 gramme

On peut faire ingérer des carottes cuites en purée (ballast). Rien d'autre.

3) Sur place par le médecin (ou à l'hôpital local en attendant le transfert)

Mise en place d'une perfusion "d'attente"
(Serum salé)

4) Transfert le plus rapidement possible dans le Centre ANTI-POISONS le plus proche

TROIS REPONSES DE TOXICOLOGUES

CENTRE HOSPITALIER REGIONAL D'ANGERS
Centre Anti-poisons

Angers, le 13 Décembre 1977

Monsieur le Docteur Pierre BASTIEN
88200 REMIREMONT

Monsieur,

Nous avons connaissance au Centre Anti-Poisons d'Angers du traitement que vous préconisez dans l'intoxication phalloïdienne, et c'est votre traitement que nous appliquons.

Nous avons en fait peu de cas d'intoxications par amanite phalloïde, mais nous avons utilisé votre protocole cette année à deux reprises :

1°) chez une petite fille d'une dizaine d'années ayant croqué accidentellement un petit morceau d'amanite.

2°) chez une jeune fille de 20 ans ayant absorbé volontairement dans un but suicidaire une amanite.

Dans les deux cas, nous avons obtenu une guérison.

Par ailleurs nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de conseiller votre traitement par téléphone à des médecins ou des hôpitaux périphériques appelant le Centre Anti-Poisons.

Restant bien sûr à votre disposition pour d'éventuels renseignements complémentaires, je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments dévoués.

Signé: Docteur Anne-Marie DUMONT

CENTRE HOSPITALIER et UNIVERSITAIRE de MONTPELLIER
Centre Anti-Poisons

Montpellier, le 30 Décembre 1977

Monsieur le Docteur BASTIEN
88200 REMIREMONT

Cher Monsieur,

Votre lettre du 19 Décembre 1977, dont je vous remercie, a retenu toute mon attention. Mon collaborateur J. KIENLEN vous a en effet répondu que nous n'avons pas l'expérience du traitement que vous recommandez dans l'intoxication phalloïdienne. Ceci est exact puisque nous n'avons eu aucun cas depuis 1971. Ceci ne veut pas dire que nous n'utiliserons pas votre méthode qui en France paraît à l'heure actuelle largement suivie dans les milieux informés. Je n'en veux pour preuve que la récente mise au point de mon excellent ami le Professeur LARCAN dans la Presse Médicale du 29 Octobre 1977. Certes ce n'est pas en totalité votre traitement qui est par ailleurs complété par la pénicilline G et la spironolactone et éventuellement par une hémodialyse sur colonne de charbon. Mais l'essentiel y est et c'est bien ce traitement qui sera appliqué par notre Centre si besoin est.

Vous avez parfaitement raison lorsque vous insistez sur la nécessité d'une large information de ce problème. Les manifestations graves de l'intoxication phalloïdienne habituellement tardives font que les centres périphériques envoient trop tardivement aux centres spécialisés ces malades. Mais ce problème est très général et concerne une pathologie multiple.

Sur un plan très personnel je ne peux que vous féliciter.

.../...

de ce que vous nous avez apporté. Votre courage m'impressionne. Votre méthode est connue. Il faut maintenant laisser faire le temps et voir sortir les grandes statistiques. Ce problème aussi est général en médecine et tous les promoteurs sont passés par vos difficultés.

En vous remerciant encore de votre lettre passionnée je vous prie de croire, Cher Monsieur, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Professeur J. du CAILAR

CENTRE HOSPITALIER et UNIVERSITAIRE de BESANCON
SERVICE d'ANESTHESIE - REANIMATION

Besançon, le 5 Décembre 1977

Monsieur le Docteur P. BASTIEN
88 REMIREMONT

Mon Cher Confrère,

En réponse à votre lettre du 30 Novembre concernant le traitement à appliquer lors de l'intoxication phalloïdienne, j'ai l'honneur de vous indiquer qu'un tel traitement sera institué dans mon service.

J'ai, en effet, pris connaissance de vos résultats, et je pense que la mise en oeuvre d'un tel traitement ne peut être réfutée alors que l'on ne dispose de rien comme véritablement efficace par ailleurs.

Je vous prie de croire, Mon Cher Confrère, à l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Professeur F. BARALE